

Chronique analysée

*

Mesdames, messieurs, au cul, s'il vous plaît, Toma Minkevičs, éditions Interbellum, septembre 2024.

Je cite : « ici » ; je constate : *Keine Angst !* (Consternant.) par Nancy Tudor.

Le bouillon de poule est à l'urne ce que le missel au salut. Enluminé ou non, le bureau de piété quinquennal est un apostolat frauduleux. Patriotique et pseudo-citoyen, il est la conscience du confessionnal ; la même qui conduit ta voisine et son voisin à renseigner une main courante à la gendarmerie. En effet, le coquelet calamiteux est socialement nuisible ; il ne parvient pas à chanter une autre antienne que celle à l'ange au sec, dos calé sur un fauteuil devant sa télévision. En prise à de l'économie néolibérale, il est comme qui dirait 'assis sur son culte'. Un poulet jaune au vieux cul d'autrefois, donc. Les gens, les citoyens, ont donc de bonnes raisons de ne pas s'offusquer.

*

Confection de poèmes spéciaux, de Maurice Chalus, éditions Sans nom, mai 2025.

Jet de dés avec effet de pieds parcimonieux par Nami Matsushima.

Un livre assez déplaisant sur la vie de ses quelques chapitres, conçu pour un déroulement vertical au moyen d'un ascenseur, simulacre d'une tour. Un truc qui une fois en main lu-regardé est très, mais pas trop dada-fluxus. Basculement obligatoire : un format à l'italienne, 22 x 11 cm. Il faut toujours aller voir le site à l'auteur Chalus car sur le site y'a l'artiste, et si l'artiste alors l'art. Ici pas de petite littérature, simplement le témoignage d'un gamin de banlieue et les personnages qui l'environnent, si attachants. Ça se lit d'une traite et rapidement ; un livre léger moins irrévérencieux que je l'aurais cru... Et puis, décidément, il y a trop de photographies pour autant de notes de bas de page. Au début ça se tient un peu et puis, à la dix-septième page, l'on bascule absolument. Les photographies sont cartoonisées, et le tout devient une bande dessinée à deux balles en « poésie de gare » où les stations du livre apporteraient leurs lots de nouveauté thématique : page 22 l'on y apprend que « Ma planète n'est pas une sphère / c'est un parallélépipède rectangle / assez plate et composée de feuillets ». (En effet, pour illustrer ce « poème », une vue de la Terre depuis l'espace a pour particularité ce format-là.) Il faudra attendre la page 29 pour retrouver une image similaire, le parallélépipède ayant alors pris l'aspect d'un élevage porcin hors-sol ; à la page 36 il se transforme en urne de dispersion ! Mais ne vous méprenez pas, nous sommes toujours dans un ascenseur. Celui du temps. Parti d'un R-7 (locaux techniques) puis remontant six niveaux en parc de stationnement, passant par un rez-de-chaussée et un étage intermédiaire, une « élévation vers la fin (du livre) » a pour effet esthétique un simulacre de combustion. D'abord de la couleur (1^{er} tiers du volume), puis des chapitres ou strophes plus habituels avec la typographie noire sur le blanc du papier (second tiers environ), enfin des photographies qui, peu à peu, se carbonisent. Les sept dernières pages simulent un incendie de forêt maîtrisé. Entre deux fumerolles, ce sont des chicots d'arbres calcinés.

*

Tronc commun, de Gertrude Augain, éditions Fadaise abrupte, octobre 2024.

Vous avez-dit ? par Noé Tiqua.

Nihiliste épique, Gertrude Augain est membre du CODÉDA : comité d'exécution des artistes et autres petites mains qui se sont rendus coupables de falsifier en les discréditant l'esprit des grands mouvements historiques de libération des peuples de leurs oppresseurs. Le CODÉDA est, entre autres exemples, parvenu à dissuader sans effusion de sang tous ceux qui s'apprêtaient à se commettre à la participation, de près ou de loin, à un documentaire qui eût dénaturé l'esprit des Gilets jaunes. Le réalisateur, Pierre-Louis Salorge, après s'être excusé publiquement, s'est rallié au CODÉDA et a pointé du doigt les commanditaires ; à l'heure actuelle, la cellule spéciale d'enquête et d'intervention du comité remonte les noms, organismes et personnes du montage financier. Rappelons les actions directes du CODÉDA en quelques lignes : de mirages en intoxications, nous nous souvenons des titres qui ont tenté de disqualifier, aux yeux d'une opinion servile et désinformée, le rôle de l'Armée rouge, du CAA, de l'ETA, de l'IRA, du FLB-ARB, FNL, FLNC, FNLKS, etc. (Pour accéder à la suite de notre présentation, un abonnement sécurisé – avec reconnaissance vocale et pupillaire – à la revue Pilon en ligne est exigé.) *Tronc commun* des éditions Fadaise abrupte dresse la liste des personnes repenties ; il est en cela le pendant pratique de *Cafards à sulfater*, qui dénonçait les organisations coupables, médias compris, de désinformation de cet héritage commun. Enfin, *Tronc commun* expose des cas concrets d'action, basés sur l'analyse des quelques mesures d'intimidation les plus marquantes de cette décennie. Un essentiel.

*

Fantasma du cirque olympique ou de la puce qui fait le poète, de Blanche Van Laerenq, illustrations de Majka Labuda, éditions L'Indifférent, novembre 2024.

C'est le comble ! par Gabriel Damiens.

Le comble pour un sycophante : recevoir une balance en cadeau. Toute l'histoire du *Fantasma du cirque* a lieu dans l'un des deux plateaux, et, à mesure que se monte le décor et les agrès à l'attention, mettant en scène des voltiges et autres prouesses de ces puces savantes, des pois et des plumes sont déposés dans l'autre plateau. Précautionneux, un perroquet y dépose les pois, retournant tant et plus les plumes, ce qui rend l'exercice de style et de voltige assez périlleux. Et comme le perroquet est aussi facétieux, il gobe et avale *pro parte* ce qu'il a juste à l'instant précédent déposé : chambardement du dispositif et protestations du dresseur ! Mais ce n'est que la seconde partie de ce conte, auquel il faut ajouter un préambule. Une tourterelle est dans une cage, et trois volent alentour. De superbes illustrations, et de nombreux pop-up. Sous le chapiteau, elles portent des billets aux spectateurs. Pendant ce temps, l'ouvreuse articule son pas dans les gradins et propose ses sodas, ses esquimaux et du pop-corn. Également dans les gradins, un clown blanc collecte les billets : il en prend un, tout d'abord, qu'il remet aussitôt avant de retourner à sa collecte, à un second clown resté sur la piste. Auguste en fait la lecture au moyen d'un porte-voix, lequel tient remarquablement du bonnet de fou, c'est-à-dire un entonnoir en zinc augmenté d'un petit micro que l'on ne perçoit pas. Il qualifie cet ustensile d'*agnathophone* et, aussitôt dit, se tord la langue en épelant ce mot. Par un mime hilarant fait mine de ne pouvoir l'en sortir, restant collée à l'outil ; tirant dessus en s'arc-boutant, lui bascule sur le dos. Le perroquet blanc, vert, jaune et rouge arrive et se pose sur son minuscule chapeau, effeuille les pétales de la fleur démesurée l'ornant, n'en démodant pas de ses : « Coco, coco ! » Au sol le pitre pousse, pousse avec les efforts feints de ses deux pieds contre le pavillon du haut-parleur, ses grosses tatanes se rejoignant ainsi que mordaches d'étau serrées : tirée, sa langue l'est, petit à petit se déroulant comme élastique en passant de la couleur amarante au vermillon. *Caput* Auguste a la langue capucine ; un « pop ! » tonitruant la décroche du mégaphone, et le clown, qui s'était redressé, retombe au sol, assis. Sa baveuse est dès lors démesurée qu'il enroule ainsi qu'une pochette à ourlet roulotté, tandis que pavisoant son corps comme on hisse un drapeau, la glisse dans l'emplacement approprié de son costume. Une astuce sans pareille qui dissimule absolument le micro. Fleuri comme un dahlia, chaque petit billet est roulé en tube ; il les tire et lit. Ce sont des souhaits, des numéros de cirque à l'attention d'un dresseur. Tout à l'attention du jeu du clown Auguste, le public-lecteur au regard orienté par les projecteurs, ne l'avait pas vu s'avancer dans l'ombre, occuper une partie de la scène, y dresser son arène ; un vrai petit bijou architectural. Sous le chapiteau d'une piste miniature, trois puces savantes ! Pop-up expansif, les voilà qui s'avancent : une, deux, trois ! Petit cirque dans le grand, il est filmé au moyen d'un dispositif ingénieux. Dans un feu d'artifice de pixels cotonneux poussés par du vent virtuel, le contenu du billet déployé dans la main du dresseur est projeté sur quatre grands écrans. Le centre du livre, de format carré, permet cet écart. Par un système de glissières, ce petit cirque se transforme en volière. Instant suspendu du basculement : où vais-je donc aller avec mon couteau de Rahan ? Poursuivre avec la puce à l'oreille ou revenir vers le perroquet. Il suffit de faire tourner l'ouvrage à 180°. Mais l'une des péripéties du jeu des clowns, c'est que le pitre blanc est fin prestidigitateur, et l'auguste paillasse un fieffé menteur : l'un ne tend pas le billet remis par le public, un enfant le plus souvent, et l'autre ne lit nullement ce qui est mentionné sur ce billet de remplacement. De nombreux phylactères nous induisent en erreur. Protestation du public, l'un des accompagnants, l'enfant, une fille ou un jeune homme au pair, un parent demande à voir ! Un dé à six faces permet de déterminer diverses narrations. Retour du billet au pourvoyeur qui constate le subterfuge ; interpelle le clown blanc qui, dubitatif, se trémousse en tirant la moue, pleure (ici le lecteur est seul juge) et se tord les mains, puis comiquement se tourne afin d'interpeller, haut en couleurs, un Auguste bouffon : mains profondément enfouies dans les deux poches de ses pantalons, un micro chapeau et une énorme fleur sur le buffon, ce second clown, à l'instar du premier se dandine, oscille et de grimaces et de gros yeux n'en termine plus. Il y a un jeu de « cartes clowns » pour recomposer les expressions. Grottesque à son comble, l'autre est mimé par l'un. Mais où est l'erreur et qui a menti ? Les deux clowns se pourchassent en se dénonçant mutuellement à grand renfort de pleurs et de pitreries. Que le spectacle commence... À vous les puces ! Un livre attachant, dès neuf ans. Sans modération.

*

Extatique avançant, de Sonia Żuławski, traduction de Patrick Piszczek, éditions du Ciboire, avril 2025.

Extraits abstraits, un éloge par Piotr Dobrowolski.

Là où, dans le hall des maisons d'éditions, l'index appui sans suite au bouton d'appel, le courriel tombe inmanquablement dans la boîte à péripéties estampillée poubelle, une enveloppe épaisse de son contenu papier au mieux un peu pillée au pire à la verticale assez directement rejoint sa cousine physique au milieu d'un tourbillon identique à celui qui avala son double virtuel. On se demande encore à quel hasard heureux le tapuscrit de madame Żuławski a pu échapper au sort commun. Tout ce que j'ai lu d'*Extatique avançant* n'est qu'une caténaire de la psychologie, quelque chose qui ne donne pas envie de ne pas vomir : une voie tracée en laudatif vers le travail salarié, les grandes lignes de la littérature on ne peut plus décevantes assimilées de travers vaies en premier de la classe, avec des sièges aux couleurs du privilège et plus d'espaces pour croiser les jambes, du discours universitaire au rabais qui parfois frise avec la prose en dico mets, du compendium pour demeurer assis, debout-couché, et l'on n'aboie pas au fond de la classe et près du radiateur s'il-vous-plaît ! Universitaires, écoutez la leçon que madame Żuławski vous fait : « Je suis juste une praticienne des mots, une rebouteuse en poésie, donc pas de pontage avec l'institution des enseignants de l'enseignement du supérieur, et pas non plus de plus-value au niveau d'une thèse – elle est en cours, ne croyez pas – ou de quoi que ce soit d'institutionnel, seulement de la sueur et de l'esthétique à la racine. » Alors que l'étymologie, c'est bien connu, est un mot envivé bien au chaud dans sa maison, madame Żuławski professe une faconde d'ethnologie de l'instant. Mettez un pince-nez... Tout armée de la cuirasse d'un dictionnaire, elle revisite les mots dans un discours de rez-de-chaussée, à l'heure où les concierges sortent les conteneurs. Son *Extatique avançant* en est un grand, un immense même, à consulter sans modération. Madame Żuławski y a jeté des mots qu'elle a préalablement recyclé « pour sauver la planète de la bêtise intellectuelle » et, surtout, de « l'académie des esprits blets », rien que ça ma petite dame, enfin son éminence en tenue de travail : une paire de bottes de caoutchouc, un sur-pantalon imperméable et une blouse assez brillante, enfin un fichu peut compléter des habits de « cantonniers du dictionnaire », et il convient d'avouer qu'ils lui vont à ravir. Quant au contenu du conteneur, nous laisserons au lecteur le soin de le découvrir en ouvrant le couvercle, enfin la première de couverture de ce monumental travail : 608 pages !

*

En gros et en détail, de Luc Trinqué, éditions Cale ni page, mars 2025.

Pour en finir avec l'art, scène de rupins ! Par Teàrlach McCulloch.

Dans la vitre en reflet, on peut lire un peu flouté : « ART VEGAN ». Parmi les invendus, il reste des compresseurs en époxy avec cliquet, car tiretur : précipitez-vous, c'est marqué ART et gras en haut de carminée (« PROMYO »). Compresse stérile de l'enseignant, car l'art ici est un hobby, pour pourriture entretenue ne déqualifiant ni Desperantes (*Apocalypse bébé*) ni Higelin (*Alertez les bébés*). (Toutes les œuvres contenant le mot bébé sont citées.) Le sous-titre est-il un mot valise : Bébé tronqué... (Il renvoie à la page 47, où apparaît un poupon *two-spirit* de plastique hyperréaliste en train de se faire découper en tranches qui tombent sur du papier sulfurisé. Le truc est non-binaire : une symétrie fille et garçon. C'est l'une des photographies d'une installation qui a eu lieu dans une boucherie chevaline. En tablier blanc maculé de faux résiné, Luc est très sérieux à manœuvrer son art.) Ce sont les deux axes qu'admire monsieur Trinqué en détail. Il préfère nommer le reste des compresseurs de son chapeau de magicien (ou du calot d'ouvrier de la viande) : une tortue Ninja nommé Toni ou un lapin qualifié de *freak bunny* ? L'arène de la spéculation, c'est l'effet larsen garanti du rouleau de papier hygiénique encadré par le distributeur. Luc Trinqué n'en finit pas d'établir en les déroulant des listes, des références, des notes (environ 20 % à dégraisser). Il analyse enfin la scène : ça me paraît un jambon emballé dans un pansement stérilisé. À vos souhaits ! C'est le rhume... Après une (trop) longue présentation rédigée par Nicolas Bourdin, gale-riste et amateur d'art qui fait notoriété sur le marché des expositions d'art contemporain de Paris-Les Violettes, ainsi qu'au salon de l'agriculture, où chaque année il révisé un stand afin d'exposer les morceaux de choix – et autres invendus – de son poulailler, le préfacer s'efface afin de laisser le billot à Luc : ce sont des quinquax de pixels ! Avis aux consommateurs d'art contemporain et autres concernés par l'exposant : la plupart sont avariés. Bref on l'aura compris, je n'aime absolument pas être pris pour un rupin. Les prix sont indiqués, ironie ou matérialisme opprimé, au moyen de petites étiquettes comme chez votre boucher, avec l'indication « L'ARN GAVE ». Autant avouer que lorsque l'art entre en steak on est au moins nourri pour son comptant de rire... En conclusion : un livre à dessein avoué d'autopromotion qui colle grave aux dents !

*

L'artiste signant de ses initiales, « L'ARN GAVE » / « ART VEGAN » se décline avec le très autocentré « T[ARD ANGE]L », le vaporeux « ART VENGÉ », l'équivoque « HANGART » voire, un tantinet érotisé, « HARD ANGLE » ou... Lettriste invétéré, tout se vend qui tient de la blague de méta-méthane et proto-proute : une vitrine offerte à l'œil – d'une loupe certes aidé, mise à dessein du client (de l'art) lors de la dernière exposition – pour une variation de typo-paréidolies d'amygdales trempées.

